

1919

PERSONNAGES

Plasphodore Mimetyk — 32 ans, maigre, visage glabre, mouvements heurtés, yeux sombres profondément enfoncés dans l'orbite et entourés de cernes très noirs. Cheveux foncés assez longs, séparés par une raie.

Mamalia — sa maîtresse, muette mais non sourde. Taille moyenne, yeux foncés, longs cheveux roux. 26 ans.

Graf Franz von Vitello — assez gros, se tient très droit. Cheveux lisses roux foncé et grande barbe rousse. Grande assurance dans sa façon de parler et dans ses mouvements ; seule l'expression du visage est inquiète : yeux fuyants. 37 ans.

La Momie Chinoise — masque chinois à la place du visage. Longue robe jaune enroulée autour du corps. Mouvements fluides, ondulants. Au repos, elle est d'une raideur absolue. Elle parle d'une voix féminine, mais comme filtrée par quelques souterrains. Enormes griffes, atteignant cinq centimètres.

Femellon — personne asexuée, à la féminité cependant un peu plus accentuée. Cheveux blonds taillés en très haute brosse. Mince et svelte. Jambes aux chevilles très fines. Mouvements pleins de grâce. 17 ans.



Deux Gendarmes — dans le style des carabinieri italiens ; portant tricorne.

Remarque : les personnages ne peuvent parler « sentimentalement », mais ils doivent énoncer leurs phrases en faisant particulièrement attention à la valeur de chaque expression.



ACTE PREMIER

Une pièce avec une porte face à la salle et une deuxième à droite, tout près du rideau. A gauche, une fenêtre, par laquelle entre un soleil d'après-midi un peu orangé. Les murs sont noirs, avec un motif oriental jaune. Au milieu de la scène, une petite table rouge à trois pieds, sur laquelle se trouve un service à café. A droite, un canapé noir. A côté du canapé, un petit secrétaire de bois noir. Par terre, un tapis noir avec des dessins rectilignes rouges. Quatre chaises rouge foncé. Près de la petite table est assis Plasphodore, le visage caché dans les mains. Il est vêtu d'un pyjama de soie blanche. Pieds nus dans des pantoufles laquées. Mamalia, vêtue d'une robe de chambre cerise foncé bordée de fourrure blanche, est assise sur le canapé à droite, immobile, regardant fixement devant elle. Un long moment de silence.

Plasphodore, sans découvrir son visage. — Assez ! Oh, assez ! Je n'y tiens plus. (Mamalia montre de l'inquiétude.) Je ne sais pas si je parviendrai à vivre ce jour jusqu'au bout. (Mamalia se lève lentement et vacille ; toute son attitude exprime une intolérable tension.) Et pourtant, cette horrible torture est l'essence même de ma vie. Une conversation avec une femme ! Mon Dieu ! (Il découvre son visage et regarde droit devant lui avec une expression d'inassouvissement terrible.) Est-ce que je n'ai été créé que pour être une chose à travers



laquelle s'écoule le courant de l'existence, sans s'arrêter une seule seconde ? (*Mamalia s'approche de lui par derrière et écoute ses paroles avec une visible douleur ; ses lèvres bougent.*) Il y a deux issues : ou bien être ce qui s'écoule, ou bien un écran sur lequel ce courant forme une image fugitive. Qu'est-ce qui est le plus important ? (*Mamalia, toujours derrière lui, lui cache les yeux de ses mains et semble essayer de lui faire passer ses propres pensées directement dans la tête.*) ~~Écris, nom de Dieu de charogne !~~ (*Mamalia court vers le petit secrétaire à droite, prend du papier et un crayon, enlève le plateau qui se trouve sur la petite table et le dépose par terre, puis elle s'agenouille devant la table. Plasphodore lui prend la main gauche. Mamalia commence à écrire en regardant désespérément dans le vide. Plasphodore lit lentement à mesure qu'elle écrit.*) « La torture stérile guide la main dans le gouffre des mots, là où le non-sens et le sens se rencontrent et créent l'âme d'un être inexistant. Sois cette créature née du mot, qui n'existe pas parmi les vivants. » Mais ça n'a rien de neuf ! Réponds plus clairement, ou je te tue !!! Oh ! elle ne sait pas ce que c'est que ce supplice ! (*Il serre la main de Mamalia de toutes ses forces. Elle chancelle. Femellon entre sur la pointe des pieds, vêtu d'une courte jupe rose et de bas noirs. L'expression du visage est espiègle. Les deux autres ne le voient pas.*) Réponds, nom de Dieu, ou je te torture comme la dernière des...!!! (*Mamalia commence à écrire ; Plasphodore s'arrête de jurer et regarde attentivement le papier. Il bafouille quelque chose, puis se met à lire.*) « Transforme toi-même et moi-même en un seul mot inexprimable, qu'aucun être vivant ne pourra prononcer. Il te viendra en aide — Atta s'approche — je le sens... » (*Femellon observe cette scène avec un sourire. Soudain la porte du fond s'ouvre [la porte de droite restera de toute façon fermée jusqu'à la fin] et, sans frapper, entre Franz von Vitello, vêtu d'un habit avec gilet blanc. Il porte à la main un chapeau melon et une canne blanche à pommeau d'or. Mamalia se dresse d'un bond et court vers*

Franz. De l'autre côté, c'est Femellon qui se précipite vers lui. Plasphodore à Franz.) Il ne manquait plus que ça ici ! Qu'est-ce que tu viens faire ici, incarnation du vide le plus venimeux ?

Femellon, se suspendant à l'épaule de Franz. — Vous vous rappelez, Monsieur Vitello ? Vous vous rappelez quand nous nous sommes vus ?

Von Vitello, la repousse brutalement et se tourne vers Mamalia. — J'ai une force et une santé de cheval. Je crève littéralement de santé.

Plasphodore, à Franz. — Pauvre marionnette que tout le monde peut rouler.

Mamalia prend Franz par le bras et le tire vers Plasphodore à droite. Elle exprime le désir de les réconcilier. Von Vitello tend la main à Plasphodore, qui met ses deux mains dans les poches. Femellon éclate de rire et s'approche de Mamalia.

Femellon. — Tout s'arrangera tout seul. N'essayez pas de mater Plasphodore. Je le connais bien.

Von Vitello. — Taisez-vous, les femmes. J'ai une santé de cheval et je me fiche pas mal de ce que cette espèce de macchabée vivant refuse de me serrer la main. Je suis persuadé que dans un instant il parlera autrement. (*A Plasphodore.*) Tu sais, Plasphodore, j'ai inventé un nouveau genre de création artistique. Est-ce que tu ne veux pas t'en occuper ? C'est quelque chose à mi-chemin entre une sculpture non-spatiale et une musique qui s'immobilise dans l'espace. J'ai même des appareils...

Plasphodore. — Misérable. Tu veux m'arracher ma dernière incrédulité. Je connais toutes tes astuces. Tu n'es qu'un vulgaire businessman. Tu vends des stupéfiants qui n'existent pas, puisque tu ne peux plus inventer de nouveaux alcaloïdes.

Von Vitello. — Quel animal culotté que cet avorton, quand même ! Tu te souviens de la fameuse apotransformine, que je tirais d'un innocent buisson de tamaris

d'Holparie ? Tu te souviens des visions fantastiques que tu as eues alors ?...

Plasphodore. — Tais-toi. Ne me rappelle pas ces instants de déchéance.

Mamalia se glisse entre eux d'un mouvement tournant, comme si elle nouait des fils. Les deux hommes se calment.

Von Vitello. — Oui, j'ai une santé de cheval. C'est ça ma vraie force. Je suis maintenant inspecteur des poisons au Ministère du Commerce. Nous voulons monopoliser toutes les substances toxiques et créer un syndicat indépendant composé d'abstinents d'un type tout nouveau.

Il s'assied sur le canapé ; Plasphodore s'installe à côté de lui. Ils discutent d'une voix plus calme. Mamalia s'approche d'eux.

Plasphodore, conciliant, montrant Mamalia. — Voilà mon dernier poison.

Von Vitello. — Ne fais pas semblant, transformiste ! C'est toi qui l'empoisonnes avec ta stérilité consciente et organisée. Vivre signifie créer de l'inconnu. C'est toi qui me l'as appris.

Femellon. — Et moi ?

Plasphodore, à Femellon. — Tu oublies que tu n'es que la servante.

Femellon. — Oui ? Mais peut-être que je peux raconter la dernière scène au comte ? Voilà les papiers ! *(Il saisit les papiers sur la table et les lit à voix haute, fuyant devant Mamalia, qui veut lui arracher les feuilles.)* « Transforme toi-même et moi-même en un seul mot inexprimable, qu'aucun être vivant ne pourra prononcer... »

Mamalia lui arrache les feuilles et les déchire en petits morceaux. Von Vitello rit d'une grosse voix de basse.

Plasphodore, se levant. — J'ai rajeuni en votre compagnie. Peut-être que tout ça n'existe que dans mon imagination. *(Il se secoue.)* Oh ! moi aussi j'aime la vie, Femellon ! Viens ici. Est-ce que soixante kilos de Femellon vivant ne peuvent pas remplacer pour moi une création artistique illusoire ? Mais pourquoi donc rien ne me suffit-il ? Vitello est tout à fait à sa place dans son ministère idiot, dans son syndicat de costauds abstinents. Il n'y a que moi qui ne trouve de place nulle part.

Femellon s'approche de lui.

Femellon, naïvement. — Dans mon cœur, il y a un poison tout à fait inconnu. Celui qui m'étriperait ce cœur en tirerait un plaisir réellement furieux.

Von Vitello. — A moi maintenant. *(Il enlace Mamalia, qui l'entraîne vers la porte d'un mouvement glissant.)* Tu es celle qui crée en moi la complication des sentiments et la chose que je n'ai pas. Je triomphe et je rejette. Je voudrais pouvoir m'enfoncer une fois de façon telle que je ne verrais plus l'horizon.

Tous deux sortent par la porte du fond. Femellon et Plasphodore s'assoient sur le canapé.

Plasphodore, qui a contemplé cette scène avec insouciance dit à Femellon. — Tout ça, c'était dans mon imagination. Je suis de nouveau le petit garçon des jours anciens.

Femellon, ironiquement, mais gentiment. — Pauvre petit bébé.

Plasphodore. — Je comprends à nouveau ma vie depuis le début, une vie sans accident. Et pourtant je ne voulais, je ne pouvais être qu'une seule chose. Il me manquait un seul tout petit ressort.

Femellon. — Il te manquait ce qui oblige à accepter la réalité — telle qu'elle est, et non autre. Je connais cette souffrance de l'incrédulité en son propre amour. Mais le non-sens, je ne le comprendrai jamais.

Plasphodore. — Tu comprends toujours tout par l'amour, bien que tu sois un être notoirement asexué. Il y a une certaine analogie — seulement, le sujet était ici la vie entière. La seule issue était le suicide. Mais je n'ai pas pu le commettre avec la conscience pure : ce n'aurait pas été une solution. Oh ! comme cette discussion me fatigue !

Femellon. — Et il y a un instant, tu étais à nouveau jeune !

Plasphodore. — Oui, oui. Mes amis du cabaret « L'Illusion » me considèrent comme fou, parce que je n'écris pas de vers.

Femellon. — Ne te laisse pas prendre à la nouvelle blague de Franz. Je le connais bien.

Plasphodore. — Moi non plus, je ne le crois pas.

On entend en coulisse de terribles jurons proférés par Franz von Vitello. Celui-ci fait irruption ; son habit est froissé ; sur le gilet blanc, il y a des taches de sang.

Von Vitello. — Bande de brutes ! Je me comporte avec vous comme avec des fantômes bien élevés, et ces fantômes sont plus réels que tout mon ministère !

Femellon, se levant. — Tu l'as tuée ?

Von Vitello, en colère. — Mais non ! J'ai reçu un coup de couteau japonais dans le sternum, parce que je ne voulais pas être assez réel.

Plasphodore, se levant, avec satisfaction. — Enfin, ça commence...

Femellon, à Plasphodore. — Cesse de déclamer. (A Franz.) Comment ça s'est-il passé ?

Von Vitello. — Tout simplement parce que j'ai refusé de commettre un petit crime. Elle voulait que je la tue, aujourd'hui, tout de suite, comme ça, sur commande. C'est ça qui l'a mise en fureur.

Plasphodore. — Donc, elle est incapable de le faire elle-même. Oh ! comme ça m'impressionne !

Femellon. — Ah, alors elle aussi ? (*Montrant Plasphodore.*) C'est moi qui te le dis, Franz, il est plus fort que tu ne pourrais le croire.

Von Vitello, s'essayant avec une serviette. — Chacun de nous est plus fort que soi-même, à certains moments.

Plasphodore. — Je ne m'intéresse pas aux moments, mais seulement à leur continuité. (*Entre Mamalia. Elle s'approche de Plasphodore.*) Ah, cette infernale banalité de l'existence. Il est quatre heures de l'après-midi. Après ça, il y aura le dîner, et puis une orgie, et puis une séance de spiritisme, et puis les cauchemars nocturnes, et après ça la portion habituelle de stimulants. Oh ! ce n'est plus supportable !

Von Vitello. — Si tu devais travailler comme moi, tu ne parlerais pas ainsi. La vie est unique. C'est tellement banal, et pourtant peu de créatures sont capables de le comprendre vraiment. La seule chose qui me sauve, c'est que j'ai une santé de cheval.

Mamalia enlace Plasphodore avec des mouvements languissants ; Vitello se détourne avec dégoût et enlace Femellon.

Femellon, s'abandonnant. — Franz, c'est la vérité ? Tu ne me repousses pas ?

Von Vitello, froidement. — Je n'en suis pas encore au même point qu'eux. Je tiens encore bon. Mais gare à celui qui libèrera toute la force que j'ai en moi. Ce sera une marmelade sanglante, un brouillard de fibrine dans le ciel bleu du jour ordinaire, quotidien.

Femellon, à Franz. — Est-ce qu'elle est venue ?

Von Vitello. — Elle m'attend à l'Hôtel.

Plasphodore, criant. — J'en ai assez ! J'ai bloqué pour toujours toutes les issues. Une seule mort, la sienne et la mienne, c'est cela ma seule œuvre. Femellon ! Du café !!!

Femellon sort.

Von Vitello. — Oh — pour ça, je peux t'aider. Si tu veux, il suffit que j'aille jusqu'à l'hôtel, tout près d'ici.

Il y a dans ma chambre le souvenir d'un certain événement qui n'est encore jamais arrivé.

Mamalia s'approche de Franz et joint les mains en un geste de prière.

Plasphodore. — Je t'en prie. Maintenant je n'ai plus peur de rien.

Von Vitello. — Bon, j'y vais...

Mamalia veut le retenir ; von Vitello la repousse brutalement et sort.

Plasphodore. — Bon, et maintenant ? Le programme habituel. C'est terrible comme l'étrangeté de la vie est morte en nous. (*Mamalia exprime par gestes sa torture intérieure.*) Cesse de tournicoter comme une marionnette. Même la conversation avec toi est devenue un fardeau pour moi. Pourquoi ne puis-je plus être solitaire comme avant ?

Il s'assied comme au début de l'acte, le désespoir se lisant dans ses mouvements et dans son attitude. Mamalia est debout derrière lui. Elle se tord les mains. Une pause. Entre von Vitello qui conduit par la main la Momie Chinoise. Mamalia court vers la Momie, qui s'avance lentement, avec des mouvements ondulants, jusqu'au milieu de la scène. La Momie embrasse Mamalia sur le front. Plasphodore est assis, le visage caché dans les mains.

Von Vitello. — Plasphodore ! Plaspho ! Eveille-toi et accueille une nouvelle réalité dans tes profondeurs desséchées. (*Il crie de toutes ses forces.*) Debout tout de suite !!!

Plasphodore se lève et se tourne vers la Momie.

Plasphodore, indifférent, à Franz. — C'est tout ?

Von Vitello, à la Momie. — Parle.

Femellon entre avec le café.

La Momie, à Plasphodore, d'une voix qui semble venir du fond d'un tonneau. — Te rappelles-tu cette nuit à

Saïgon ? Quand l'opium entrait dans nos veines, les enflammant du désir de l'inconnu...

Mamalia se tient entre la Momie et Plasphodore, le visage tourné vers ce dernier.

Plasphodore, durement. — Je ne me rappelle rien. Tu es le nouveau médium de Franz. Mais ta chinoiserie me semble bien suspecte.

La Momie. — Et te rappelles-tu que, dans l'ombre des Ping-Fang, tu m'as séduite dans une petite maison de bambou et que tu as bu la dernière gorgée de mon sang à travers un chalumeau fait d'un brin d'herbe Wu ?

Plasphodore. — Il me semble que je me souviens de quelque chose. Oui, il se pourrait bien que j'aie été du côté de Saïgon.

Entre Plasphodore et la Momie, Mamalia exécute une danse qui semble signifier qu'elle veut élever entre eux un mur impénétrable.

Von Vitello, durement à la Momie. — Continue, princesse Tsui.

Plasphodore. — Tsui ? Ce nom ne m'est pas inconnu.

La Momie. — Tu te souviens, lorsque tu avais assouvi ton sauvage désir blanc et que le désir jaune et noir restait encore inassouvi, tu te souviens de ce que tu as fait de moi alors ? (*De sa griffe acérée, elle montre Mamalia.*) C'est alors qu'elle est devenue muette pour le reste de ses jours.

Von Vitello, durement. — Continue — parle !

Plasphodore. — Oui, maintenant je sais que j'étais avec toi à Saïgon, il y a cinq ans, au mois de mai.

Femellon soutient Mamalia qui défaille et la conduit vers le canapé. Mamalia pleure et fait des mouvements de désespoir.

Von Vitello, d'un ton autoritaire. — Tsui ! Dis-lui le mot ultime. Transforme-le et transforme-la en ce mot que ne prononcera aucune créature vivante.

Mamalia se dresse d'un bond et s'approche de Plasphodore, mais elle s'arrête à un pas de lui et fait des gestes, comme si elle ne pouvait pénétrer dans un cercle enchanté. Femellon observe cette scène en riant. La Momie met ses bras autour du cou de Plasphodore et lui murmure quelque chose à l'oreille.

Plasphodore, tombant à la renverse. — Non ! Non ! Je ne veux pas... Je ne veux pas...

Il termine cette réplique d'une voix mourante et s'abat sur le sol.

Von Vitello, intrigué, à la Momie. — Qu'est-ce que tu lui as dit, Tsui, princesse du lotus bleu ?! Moi, j'ai une santé de cheval et je peux tout encaisser.

Mamalia et Femellon transportent Plasphodore sur le canapé.

La Momie, à Franz. — Je lui ai dit le mot qui serait également capable de te tuer, tout cheval que tu sois. Celui qu'elle (Elle montre Mamalia.) n'a pas pu lui dire, car elle est devenue muette à cet instant précis.

Von Vitello. — Dis-le moi. Car en réalité, je ne connais pas ce que je crée involontairement, et qui est un déchet tout à fait secondaire de ma nature. Je vais faire de ça un nouveau poison.

La Momie fait un pas vers lui. Von Vitello recule avec effroi. Mamalia s'approche de lui, le prend par la main et l'entraîne vers la sortie.

Von Vitello, en sortant. — Cette fois-ci, j'ai tout de même un peu exagéré.

La Momie s'approche d'un pas lent du canapé, sur lequel est couché Plasphodore, inerte.

Femellon, soutenant la tête de Plasphodore. — On dirait que mon maître a eu ce que chez eux, à « L'Illusion », on appelle une expérience essentielle. Pourvu qu'elle n'ait pas été trop essentielle pour cet avorton.

La Momie, s'agenouillant près de Plasphodore. — Tais-toi et tiens-lui la tête droite.

R i d e a u.

ACTE DEUX

La même pièce qu'au premier acte. C'est la nuit. La petite table rouge se trouve à côté du canapé. Sur cette petite table brûlent trois bougies dans un chandelier. Plasphodore est couché sur le canapé. La Momie est assise à sa gauche sur le tapis, le profil tourné vers la salle. Mamalia va et vient entre Plasphodore et la Momie en se tordant les mains de désespoir ; tous ses mouvements expriment une crainte et une angoisse terrible.

La Momie. — Maintenant tu te rappelles bien qui je suis. Plas-pho-do-re m'a enlevée de la résidence d'été de mes ancêtres, lorsque j'étais encore jeune et belle. La vie à laquelle j'avais rêvé pour lui était comme un songe invraisemblable : sombre et sanglante, blanche et innocente. Il y avait tout en lui : en des temps très, très anciens, il aurait été un sage et un guerrier. Je voulais lui donner cela en rêve. C'est toi qui l'as éveillé à votre vile existence, dans laquelle tout ce qui était petit et utile entravait sa grande âme. L'âme, c'était la seule belle chose en lui ; son corps, dévoré par la terrible maladie qui consume votre humanité, ne pouvait supporter le feu de son esprit, qui flambait comme une torche inextinguible dans l'immense et noir Néant de l'Existence Absolue. (Mamalia tombe à genoux devant la Momie et se prosterne en touchant le sol de son front : se plie vers l'arrière et retombe vers l'avant.) Et qu'est-ce que cela t'apportera, comtesse von Vitello ? Même